

EXTRAIT

LES PORTRAITS

peints, dessinés ou gravés

à la Faculté de médecine

de Nancy

Jean FLOQUET, Jacques VADOT,

Bernard LEGRAS

Couverture : *Fresque de la Faculté de médecine* (partie centrale)

Dans cette œuvre située dans le hall d'entrée de la Faculté, Camille Hilaire s'emploie à réaliser une évocation historique où il fait figurer les prestigieux acteurs du développement de la médecine lorraine (voir détails et explications ci-après).



Fac-similé de la fresque allégorique d'Hilaire réalisée en 1955 pour « Le Foyer » de l'Amphithéâtre Parisot, rue Lionnois à Nancy représentant trois des étapes de l'enseignement médical en Lorraine.

Au centre : Le Duc Charles III et son cousin le Cardinal de Lorraine, fondateurs de l'Université de Pont-à-Mousson en 1572, accompagnés de Charles Lepois, premier doyen de la Faculté de médecine.

A droite : Stanislas Leszczyński, le Chancelier Chaumont de La Galaizière et Charles Bagard, fondateur du Collège Royal de médecine à Nancy, en 1752.

A gauche : Adolphe Thiers, Président de la République qui signa, en 1872, le Décret de « Transfèrement » à Nancy de la Faculté de médecine de Strasbourg, et le Professeur Joseph-Alexis Stoltz, ancien doyen de Strasbourg et premier doyen de cette nouvelle faculté.

Camille Hilaire (1916-2004) est un peintre français né à Metz qui obtiendra le second grand prix de Rome de peinture en 1950. Il est nommé en 1947 professeur de dessin et de composition décorative à *l'Ecole Nationale des Beaux-Arts et des Arts appliqués* de Nancy où il enseigna jusqu'en 1958. Hilaire, qui laisse une œuvre de grande ampleur, va se livrer notamment à « cet exercice enivrant » des grandes œuvres murales en divers lieux (fonderies de Pont-à-Mousson, lycée de jeunes filles de Metz,...). Deux de ses œuvres concernent le patrimoine hospitalo-universitaire nancéien, l'une à la Faculté de médecine, l'autre à l'ancien centre de transfusion à l'hôpital central.

Table des matières

	page
Préambule	7
Préface	9
Introduction	13
 CINQUANTE TROIS TABLEAUX	
I - Les six tableaux octogonaux	17
II - Les douze tableaux des médecins et chirurgiens des ducs de Lorraine	37
III - Les treize tableaux des enseignants de la Faculté de Pont-à-Mousson	73
IV - Les sept tableaux des enseignants du Collège royal de médecine	111
V - Les neuf tableaux des professeurs de la période révolutionnaire	137
VI – Les six tableaux des professeurs de la nouvelle Faculté	165
 TROIS DESSINS, UN BAS-RELIEF ET UNE GRAVURE	
 ANNEXES	
La Lettre du musée	207
Texte de présentation (doyen G. Grignon)	218
Index des noms des personnes	220

Préambule

Bernard LEGRAS

En 2012 est paru *Le patrimoine artistique et historique hospitalo-universitaire de Nancy* édité par Gérard Louis et cosigné par quatre professeurs de Nancy : A. Larcan, J. Floquet, P. Labrude, B. Legras.

Alain Larcan, décédé la même année fut l'âme de ce travail collectif qui lui fut dédié. Ce livre complétait ceux qu'il avait impulsés, consacrés aux hommes¹ et aux bâtiments² du Centre hospitalier de Nancy.

L'ouvrage sur le patrimoine comprend cinq parties : Les objets symboliques ; Les peintures, tableaux, tapisseries ; Les sculptures ; Les œuvres imprimées et illustrées ; Les collections.

Le texte du nouveau livre reprend essentiellement en l'adaptant la partie consacrée aux tableaux, écrite par Jean Floquet. Parmi les modifications, outre le format un peu réduit, la présentation a été homogénéisée : pour chaque portrait, on découvre le tableau (ou le dessin) puis le texte explicatif sur une (ou plusieurs) page(s) distincte(s)³.

En annexe, figurent une liste de tous les textes principaux parus dans *Les Lettres du musée* et un index alphabétique.

¹ B. Legras : *Les Professeurs de Médecine de Nancy - Ceux qui nous ont quittés*. Plusieurs versions parues : en 2006, 2010, 2013 et 2019.

² A. Larcan et B. Legras (sous la direction de) : *Les Hôpitaux de Nancy : L'histoire, les bâtiments, l'architecture, les hommes*. Ed. Gérard Louis, 2009.

³ L'ouvrage est réalisé en auto-édition (système KDP).



Alain Larcan, Jean Floquet, Pierre Labrude, Bernard Legras⁴
*Le patrimoine artistique et historique hospitalo-universitaire
 de Nancy*
 Ed. Gérard Louis, 2012

⁴ A. Larcan : professeur de médecine (réanimation) ; J. Floquet : professeur de médecine (anatomie pathologique) ; P. Labrude : professeur de pharmacie ; B. Legras : professeur de médecine (santé publique).

Préface

Jacques VADOT⁵

Par la peinture l'artiste essaye d'exprimer ce qu'il voit ou ce qu'il ressent dans le souci de la représentation du réel ou de l'imaginaire. D'autres modes d'expression existent comme la sculpture, la gravure ou le moulage, l'ensemble constituant les « Beaux-Arts ».

Ainsi la peinture peut s'adapter à la mode ou à l'époque. Parfois naïve ou très descriptive comme la célèbre « Leçon d'Anatomie » de Rembrandt, elle devient plus solennelle comme l'espagnole ou plus souriante et gracieuse comme la peinture italienne, où l'art religieux domine.

Mais c'est sans doute à travers l'histoire qu'elle a aussi trouvé une utilisation plus large et fréquente. Une « fresque » permet de résumer plusieurs périodes comme c'est le cas de celle réalisée par le peintre lorrain Camille Hilaire (1916-2004) pour la Faculté de médecine de la Rue Lionnois, à la demande du Doyen Beau. Un « fac-similé » partiel a été installé dans le hall d'entrée du bâtiment administratif de la Faculté de Brabois⁶.

Antoine Beau (1909-1996) fut avec Gilbert Percebois (1930-2018) à l'origine du premier musée d'histoire de la médecine, situé dans l'ancienne faculté. Mais cette structure, un peu confidentielle, était en fait réservée à un public limité.

Après la disparition du Professeur Antoine Beau, « le flambeau » fut repris par le Doyen Georges Grignon (1927-2005) qui orchestra son transfert à la Faculté de médecine de Brabois,

⁵ Dermatologue, président-fondateur de l'*Association des Amis du Musée de la Faculté de Médecine (AMFMN)*.

⁶ Réalisation : Service Info-Médias de la Faculté de médecine - René Guérard.

avec la participation de Christiane Pelletier, et avec le soutien sans faille du Doyen Jacques Rolland. Il en fut le « Conservateur ». Aidé par deux amis de longue date, Jean Floquet et Jacques Vadot, le « Musée » put ainsi se développer sur un mode plus « ouvert au public », avec sa galerie historique située dans la salle du conseil, de nombreux tableaux exposés dans les deux salles de thèse et d'autres salles de réunion. Des panneaux explicatifs ont été réalisés pour chaque période⁷.

La Faculté de médecine de Nancy-Brabois peut ainsi s'enorgueillir de pouvoir exposer une « Histoire de l'enseignement médical en Lorraine » à travers une riche collection de peintures allant de la Faculté de Pont à Mousson à l'actuelle, en ayant traversé l'époque de Stanislas, la période révolutionnaire et une grande partie du XIXème siècle, avant d'accueillir, en 1872, les enseignants de la Faculté de Strasbourg refusant de passer sous le joug prussien.

C'est cette collection que nous voudrions mettre en valeur dans ce recueil qui commencera avec les médecins des Ducs de Lorraine avant d'être consacré uniquement à ceux qui ont « enseigné » au cours de nombreux siècles.

Une première « Association des Amis du Musée de la Faculté de Médecine » fut créée, en 1996, pour servir de « bras armé » à cette nouvelle structure. Elle permettait de trouver des « aides extérieures » (dont l'Association des Chefs de services hospitaliers), de publier « Lettres » et documents ou d'organiser divers évènements. Elle a été présidée successivement par moi-même puis le Professeur Jean-Luc Schmutz.

*Depuis 2019 elle est devenue « Association des Amis du Musée de la Santé de Lorraine » après l'arrivée en 2018 sur le plateau de Brabois des Facultés d'odontologie et de pharmacie, en lien étroit avec le **Centre Hospitalier Régional Universitaire**,*

⁷ Réalisation : Service Info-Médias de la Faculté de médecine - René Guérard.

constituant un « Pôle Santé ». Son actuel président en est le Professeur Pierre Labrude.

En 2005, au décès de Georges Grignon, Jean Floquet avait été nommé au poste de « conservateur », cette charge ayant été transmise en 2020 à Philippe Wernert. Ce dernier a orchestré le transfert de nombreuses vitrines, provenant de la Faculté de pharmacie de la rue Albert Lebrun à Nancy. Elles ont été installées au rez-de-chaussée du premier bâtiment construit à l'entrée du Pôle Santé dans une grande salle mise à notre disposition⁸. Avec la participation de quelques membres motivés du conseil d'administration ont été rassemblés dans ces vitrines documents, petits et moyens matériels relatifs à la médecine, l'odontologie, la pharmacie et les hôpitaux. Des objets plus importants ont été installés dans des espaces libres.

Ainsi notre musée a pu compléter et diversifier son patrimoine jusqu'alors surtout orienté vers les « Beaux-Arts ».

⁸ Le projet d'attribution d'un nouvel espace pour le « Musée » (bureau-réserves-exposition) avait été présenté et défendu par le Doyen Marc Braun que nous remercions chaleureusement.

Introduction

Jean FLOQUET

Pour situer les œuvres d'art dont nous allons parler dans cet ouvrage, un bref rappel historique du développement des structures de la santé est utile.

L'*Université lorraine* naît à Pont-à-Mousson en 1572 par la volonté du pape Grégoire XIII, sollicité par le duc de Lorraine Charles III et son cousin le cardinal Charles de Lorraine, archevêque de Reims. La bulle papale *In supereminenti* confie à la Compagnie de Jésus cette nouvelle institution chargée de veiller à l'orthodoxie religieuse de cette « marche » menacée par la Réforme. La médecine ne sera enseignée qu'à la fin du siècle, le premier doyen, homme éminent, étant Charles Lepois. Peu riche en enseignants, cette faculté sera toujours fragile et menacée, en particulier par sa ville voisine, Nancy, capitale administrative du duché. Avec le roi Stanislas, les médecins nancéiens obtiendront la création d'un *Collège royal de médecine* (1752), concurrent indiscutable de la faculté. Mais Stanislas, respectueux de la Compagnie de Jésus, contrairement à son gendre Louis XV, n'ira pas au-delà d'une association entre les deux structures (1753). Il faudra attendre la mort de Stanislas et le rattachement de la Lorraine à la France pour que - les Jésuites étant chassés de Lorraine par la France - l'Université soit transférée à Nancy. La Faculté de médecine cohabite alors avec le Collège royal beaucoup plus cordialement jusqu'à la Révolution.

Pendant la période révolutionnaire et jusqu'en 1872, l'enseignement médical lorrain est mis en veilleuse et ne subsiste, au moins au début, que par la création de structures fragiles mais qui éviteront le pire. Profitant des décrets successifs, des hommes et notamment des chirurgiens vont créer successivement une *Société de santé*, vite remplacée par

une *Ecole libre* dite parfois *particulière de médecine* (1796), sans caractère très officiel. Un enseignement plus reconnu se reconstitue avec des *Ecoles secondaires* qui forment des officiers de santé. Celle de Nancy sera créée en 1822. Elle deviendra finalement *Ecole préparatoire de médecine et de pharmacie* en 1843.

La guerre de 1870 va modifier une dernière fois ce paysage. La Faculté de médecine et l'École supérieure de pharmacie de Strasbourg devant fermer en raison de l'annexion par l'Allemagne, leur « transfèrement » a finalement lieu, et c'est Nancy qui hérite de cette faculté et de cette école de plein exercice⁹. Toutes deux perdurent depuis cette date.

La Faculté de médecine de Nancy a rassemblé un ensemble important de collections diverses et notamment les portraits d'enseignants présentés dans cet ouvrage¹⁰. Le musée créé par le professeur et doyen Antoine Beau joue un rôle essentiel dans la gestion de ce patrimoine artistique.

⁹ En 1870, il n'y avait que trois facultés de médecine et trois écoles supérieures de pharmacie en France : à Paris, Montpellier et Strasbourg.

¹⁰ Nous n'avons pas fait figurer dans ce livre deux portraits de professeurs appartenant au musée Lorrain de Nancy (on les trouve dans l'ouvrage de référence). Il s'agit du tableau de Philippe Dupuy représentant Joseph Jadelot (1700-1769) dernier doyen de la Faculté de médecine à Pont-à-Mousson. Le second tableau peint par François Senémont est celui de Dominique Laflize (1736-1793) enseignant du Collège royal de médecine.

Première partie

CINQUANTE TROIS TABLEAUX

I - Les six tableaux octogonaux

Six tableaux de notre collection retiennent particulièrement l'attention. Il s'agit de tableaux de forme octogonale, de taille identique, peintures à l'huile sur toile, mesurant 91x78 cm, avec un cadre en bois mouluré, soigneusement peints, tous issus de l'ancienne Faculté de Pont-à-Mousson dont ils ornaient la salle des actes¹¹. Ils sont donc tous antérieurs à 1768, année au cours de laquelle la Faculté fut transférée de Pont-à-Mousson à Nancy. Le doyen Beau estimait, mais n'en avait pas la preuve, qu'ils datent de la première moitié du XVIIIème siècle.

Si la présence de portraits n'a rien de particulier dans une salle des actes, cette collection a pour originalité de présenter côte à côte des personnages à la fois historiques (Galien, Hippocrate, Schröder), légendaires (Hermès-Trismégiste) et religieux (Saint Côme et Saint Damien).

L'étude de ces six tableaux nous permettra d'avancer une hypothèse qui explique ces associations. Elle sera faite en trois parties, chacune d'entre elles étant consacrée à deux tableaux.

Penchons-nous donc tout d'abord sur la représentation de Saint Côme et Saint Damien. On les retrouve sur deux supports : le premier étant bien sûr deux des six tableaux octogonaux, le second le petit sceau de la Faculté de Pont-à-Mousson.

¹¹ Selon l'étude de Jacqueline Jourdan, (*La pharmacie à Pont-à-Mousson au temps de l'université et du jardin botanique*, thèse de pharmacie, Nancy, 1939), la localisation exacte des tableaux octogonaux est la pharmacie des Jésuites de Pont-à-Mousson.



Anonyme : Saint Côme



Anonyme : Saint Damien

1. Saint Côme et Saint Damien

Frères jumeaux d'origine arabe et issus d'une famille noble et chrétienne, Côme et Damien sont nés au III^{ème} siècle à Egée en Asie Mineure actuelle. Fort habiles dans l'art médical, ils parcourent les villes et bourgades, guérissent les malades au nom du Christ. Ils exercent leur art gratuitement et deviennent ainsi les *Anargyres*, « *ceux qui repoussent l'argent* ».

Battant en brèche l'autorité du proconsul Lysias, juge en la ville d'Egée, ils subissent le martyre dont les différents épisodes sont purement légendaires : ils sont jetés enchaînés dans la mer, mais un ange rompt leurs liens et les ramène au rivage. Lysias les fait attacher à un poteau et ordonne de les brûler vifs, mais les flammes se retournent contre les bourreaux. On tente de les lapider et de les percer de flèches, mais les flèches et les pierres refusent de les frapper. De guerre lasse, Lysias les fait décapiter avec leurs trois autres frères vers l'an 287. Les restes des martyrs furent enterrés à Cyr et transportés plus tard en la basilique Saint Côme et Saint Damien de Rome. Ces saints ont été très honorés à Rome, à Byzance et en Orient.

L'empereur Justinien (527-565) guéri par l'intercession des deux saints, orne leur église à Constantinople qui devient un lieu de pèlerinage. Le pape Symmaque (498-514) leur dédie un oratoire, et Félix V (526-530) une basilique au Forum. Le culte est ensuite diffusé en Europe à partir de la légende dorée de Jacques de Voragine qui rapporte la greffe miraculeuse d'une jambe empruntée à un Ethiopien défunt au profit du sacristain de l'église Saint Côme et Saint Damien à Rome. Ce dernier atteint de gangrène gazeuse fut guéri et se retrouva donc avec une jambe noire, l'autre blanche.

Au XII^{ème} siècle, lors des croisades, des reliques des deux saints sont offertes au seigneur de Luzarches qui les partage entre Luzarches et Paris. Les chirurgiens, dont la corporation est l'une des plus anciennes de France, choisissent alors pour saints patrons Côme et Damien et prennent comme principal engagement de consulter gratuitement les pauvres, le premier

lundi de chaque mois, respectant ainsi les qualités d'anargyres des deux saints.

Des saints bien ancrés en Lorraine

Si le culte de Saint Côme et Saint Damien se répand très tôt dans le monde dès le Vème siècle, il se développe également dans l'Est de la France. De nombreux lieux de culte sont ainsi dressés en leur mémoire dans notre région. L'église de Vézelize par exemple (1520), dédiée aux deux saints, a contribué par son important sanctuaire à faire connaître les saints médecins et à diffuser leur culte en Lorraine.

Plusieurs figurations de Côme et Damien existent dans l'église d'Alaincourt-la-Côte en Moselle. L'église de Benestroff, également en Moselle, compte elle aussi deux très belles statues anciennes.

Il n'est donc pas étonnant que la Faculté de Pont-à-Mousson dédie son petit sceau aux deux saints. Il faut savoir que seules deux Facultés ont choisi Côme et Damien parmi leurs Saints patrons : Pont-à-Mousson et Poitiers.

Populaires, les saints *anargyres* Côme et Damien ont été fréquemment représentés depuis l'Antiquité. Patrons des chirurgiens, ils apparaissent dans les images de confrérie, sur les sceaux et les jetons. Puissants protecteurs, ils attirent de nombreux dévots, dont certains riches et célèbres comme les Médicis. Côme l'Ancien (1389-1464) eut pour son saint patron une grande dévotion et finança les travaux de Fra Angelico, auteur de remarquables toiles illustrant plusieurs épisodes de leur légende : La guérison du diacre Justinien, l'enterrement de Côme et Damien avec leurs frères (musée San Marco à Florence).

L'iconographie des saints a retenu l'attention des historiens parce qu'on les a représentés comme des médecins de la fin du Moyen Age ou de l'époque baroque. Ils portent habituellement les vêtements amples et le haut chapeau que les médecins portaient pour affirmer leur dignité. Leurs attributs sont : la trousse, la lancette pour les saignées, la pince, la spatule, le

mortier et son pilon, le pot d'onguent, l'urinal, et tant pour s'instruire que pour rédiger l'ordonnance, plume et encre, rouleau et livre.

Les particularités des deux tableaux octogonaux de la Faculté

De manière classique, les deux saints portent le costume des professeurs de médecine de la fin du XVIème siècle : la longue robe rouge, le collet blanc, le chapeau haut.

Comme pour tous les autres tableaux octogonaux, les noms sont peints en lettres capitales rouges. Au-dessus de leurs visages identiques, puisqu'ils sont jumeaux, on devine deux fines auréoles. Leurs attributs sont eux aussi classiques et choisis parmi des instruments évoquant médecine et chirurgie : la spatule et la boîte d'onguents pour Saint Côme, le pot de panacée, remède universel contre tous les maux pour Saint Damien. Saint Côme et Saint Damien ont été représentés ici pour leur authentique qualité de médecins. On ne note aucun caractère qui soit lié à leur stature de saints et de martyrs.

Ils sont considérés comme de véritables saints médecins, et non comme des saints guérisseurs.



Anonyme : Hippocrate



Anonyme : Galien

2. Hippocrate et Galien

Dans la salle du conseil de la Faculté de médecine de Nancy, en face des représentations de Saint Côme et Saint Damien, deux portraits viennent compléter la collection des six tableaux octogonaux : il s'agit de Galien et d'Hippocrate. Leur nom est inscrit en lettres rouges comme pour tous les autres tableaux, ne laissant aucun doute quant à leur identité.

Pas une seule sculpture ou effigie de ces deux hommes n'a pu traverser l'histoire et le temps. A ce jour, leurs visages sont ceux idéalisés par les artistes du Moyen-Age. Ces tableaux ne dérogent pas à la règle en représentant les deux hommes dans des costumes médiévaux propres aux médecins. Rappelons que les vêtements ont une signification sociale selon le rang et les fonctions occupées, et si les tenues courtes sont à la mode, les robes et les manteaux longs restent l'apanage des doctes, prêtres et notables. Médecins et juristes portent le même costume : robe longue et rouge, doublée de fourrure blanche comme Saint Côme et Saint Damien. Cependant ici, pour vêtir Hippocrate et Galien, l'artiste n'a pas retenu l'habit professoral mais des habits simples de médecins. Leur appartenance à l'Antiquité est manifeste et même classique car les Anciens étaient systématiquement dépeints comme des hommes imposants, grands avec la barbe grisonnante et les cheveux longs.

Hippocrate

Ici, Hippocrate tient dans sa main gauche un crâne posé sur une table et dans la droite une sorte de scie. Pour comprendre le sens de cet attribut, il faut se pencher sur son histoire. Né vers 460 avant J-C, sur l'île de Cos, tout prédispose le jeune Hippocrate à un destin hors du commun. Fils d'Héraclide, médecin et prêtre voué au culte d'Asclépios, dieu de la médecine, il serait le vingtième descendant d'Héraclès et le dix-septième descendant d'Asclépios lui-même. A treize ans, il étudie la médecine auprès de son père mais aussi de son grand-père Hippocrate Ier, professeur d'anatomie. Pour parfaire ses connaissances, il voyage en Thessalie, Macédoine, Asie mineure, Egypte,...

Il fonde son école à Cos vers 440 avant J-C. A Athènes, il organise la lutte contre la peste qui fit cinquante mille victimes en 429 avant J-C. Il redevient ensuite, pendant de longues années, *périodeute*, c'est-à-dire médecin itinérant, avant de fonder une nouvelle école à Larissa où il s'éteindra vers 377 avant J-C. Sur son tombeau, dit-on, vécut un essaim d'abeilles dont le miel guérissait les aphtes des enfants. Ainsi finit la vie d'Hippocrate comme elle avait débuté : entourée de légendes...

La célébrité d'Hippocrate est liée à une nouvelle conception de la médecine qui s'appuie sur quelques principes : tout observer, soigner le patient plutôt que la maladie, se livrer à une estimation honnête du malade et de ses conditions de vie, seconder et faire confiance à la nature. Ce dernier principe, trait constant de la philosophie hippocratique, entraîne une certaine passivité découlant de l'importance accordée aux vertus curatives de la nature. La théorie qu'il développe sur les quatre éléments constituant le corps (air, terre, eau, feu) et les quatre humeurs (sang et chaleur provenant du cœur, flegme et froid du cerveau, bile noire et humidité de l'estomac, bile jaune et sécheresse du foie) inspirera la médecine durant des siècles. La maladie est expliquée par le dérèglement de ces humeurs. Il en reste que soigner l'individu comme une entité prise dans son

environnement avec objectivité et rigueur morale est une révolution et un concept résolument moderne.

Ses travaux, réflexions, pensées sont répertoriés dans une soixantaine de traités rassemblés dans le *Corpus hippocraticus*. Les premières règles déontologiques de la pratique médicale y sont fixées, même si le fameux serment a été rédigé par ses élèves et non par lui-même.

D'Hippocrate, la séméiologie actuelle retient encore : le syndrome méningé, le trismus du tétanos, la fièvre tierce et quarte du paludisme, l'encéphalopathie hépatique, l'hippocratisme digital de l'insuffisant respiratoire, ...

La faiblesse des connaissances anatomiques et physiologiques d'Hippocrate est expliquée par son mépris pour la dissection. Par contre, sa connaissance en ostéologie est à la hauteur de son intérêt pour la chirurgie. Il invente ainsi un treuil pour réduire les luxations, cautérise les hémorragies au fer rouge et crée un instrument pour réaliser des trépanations.

C'est cet instrument rappelant l'invention d'Hippocrate qui est ici représenté sur le tableau.

Parmi les remèdes, traités, principes et découvertes, le plus bel héritage d'Hippocrate est sans doute d'avoir prôné une médecine rationnelle, rigoureuse et objective : « *Savoir, c'est la science, croire savoir c'est l'ignorance [...]. Tout ce qui se fait, se fait par un pourquoi* ».

Galien

A l'instar d'Hippocrate, Galien est vêtu de la longue robe du médecin du Moyen-Age. Debout, la main gauche¹² placée sur la hanche, il pose dignement et tient dans sa main droite une plante médicinale.

Rien ne semblait prédisposer Galien à une carrière médicale. Né à Pergame en l'an 131, Galien Claude est issu d'une famille aisée. Son père Nikon, architecte et sénateur, le surnomme *Galenus* (le doux), cependant il hérite d'un caractère irascible, celui paraît-il, de sa mère.

Son père le destine à une carrière d'administrateur romain, mais à 17 ans, il s'oriente vers la médecine. Il parfait sa formation à Smyrne, Corinthe, devient l'élève d'Erasistrate et d'Hérophile à Alexandrie. De retour à Pergame, il soigne les gladiateurs et accroît ses connaissances en anatomie et traumatologie. Il dissèque par ailleurs les animaux du cirque.

Vers 162, il s'installe à Rome sur la voie sacrée où la médecine est quasi inexistante. Il s'y bâtit une solide réputation, finit par être introduit auprès de l'empereur Marc Aurèle, organise des conférences et des expositions d'anatomie. Disciple d'Hippocrate, il prône une remise en cause continue des décisions en fonction de ses propres travaux.

Bon anatomiste, il dissèque en public et transpose ses constatations animales à l'homme, source de ses erreurs. On lui doit les termes d'épiphyse, de cotyle, d'apophyse. Son sens de l'observation fait de lui un lointain précurseur de la physiologie expérimentale (rôle du rein, du faisceau pyramidal, du péristaltisme intestinal, des canaux galactophores). Il réactualise la clinique bien éclipsée par la philosophie et développe une méthode diagnostique fondée sur l'observation du malade. Bien que brillant, il est aussi cassant et orgueilleux et s'attire la haine

¹² Au niveau de cette main, un « repentir » devient de plus en plus visible. Un repentir (*pentimento* en italien) est en peinture une partie du tableau qui a été recouverte par le peintre pour modifier en profondeur la toile.

de ses confrères. Il quitte Rome en 166 lors d'une épidémie de peste. Rappelé par Marc Aurèle en 168, il devient son consultant après l'avoir guéri d'un embarras gastrique jugé incurable par les autres praticiens. Après avoir refusé d'accompagner l'empereur en Germanie, il assure son rôle de médecin consultant à la cour de Commode, fils et successeur de Marc Aurèle, et s'éteint en 201.

C'est par l'intermédiaire des traducteurs arabes qu'il devient célèbre au Moyen Age. Galien est reconnu alors comme le plus grand médecin de l'Antiquité, ses traités sont la référence absolue. L'Eglise s'empare de cette doctrine médicale qui, rédigée comme un dogme, fait référence à un dieu unique, défend une certaine éthique médicale et intégrité morale et reconnaît la capacité de réflexion et de courage des chrétiens devant la mort.

Une fois figée, la doctrine de Galien est un compromis rassurant entre la science et la religion. Il faudra attendre le XVIème siècle pour que Vésale ouvre la querelle des anciens et des modernes, des galénistes et des anti-galénistes. En replaçant la connaissance précise de l'anatomie au centre de la science médicale, Vésale renoue alors avec la véritable démarche de Galien, loin des pratiques médiévales qui ont dénaturé l'héritage de l'antiquité.

Mais pour quelle raison, sur le tableau, Galien est-il représenté avec une plante ? Tout simplement parce qu'il a également effectué des travaux poussés sur les plantes médicinales à l'origine de la pharmacie galénique ; il a ainsi décrit 473 remèdes d'origine végétale ou minérale dont l'utilisation thérapeutique se définissait par la qualité, la quantité, le mode d'administration et l'opportunité de leur usage, instituant ainsi le premier code de préparation des médicaments à partir d'éléments de base. Il a complété la thériaque, antidote suprême, panacée des panacées, inventée par son contemporain Nicandros ; cet antidote régnera sur la pharmacopée pendant des siècles et ne sera retirée du codex qu'en 1908.

Botaniste, chirurgien, anatomiste, pharmacien, médecin, philosophe, Galien s'ouvrit à de nombreuses disciplines tout en restant fidèle à la pensée hippocratique : « *Le clinicien doit s'enquérir de toutes les manifestations présentes et passées en examinant lui-même les symptômes actuels et en s'informant des antécédents auprès du malade et de ses proches* ».



Anonyme : *Hermès Trismégiste*



Anonyme : *Nicolas Schröder*

3. Hermès Trismégiste et Schroeder

Hermès Trismégiste et Schroeder sont deux personnages étranges de par leurs vêtements et leur attribut, loin des costumes traditionnels et des robes rouges professorales qui les entourent. Ces deux portraits peu communs suscitent souvent l'interrogation et l'étonnement. La présence de Galien et d'Hippocrate s'explique aisément tout comme celle des Saints médecins Côme et Damien. Hermès Trismégiste et Schröder demandent pour leur part quelques commentaires. S'agit-il d'une collection hétéroclite, dénuée de logique ? En conclusion, nous avancerons une hypothèse pour tenter d'expliquer cette étrange association entre personnages historiques, religieux et légendaires.

Hermès Trismégiste

Il s'agit sans doute le plus curieux de tous les tableaux exposés au musée de la Faculté. Le personnage étonne d'emblée par ses vêtements hors du commun : il porte un pilos, chapeau de feutre de forme oblique ainsi qu'une chlamyde, manteau de lin court et épais agrafé sur l'épaule. Il s'agit de vêtements grecs anciens. L'usage était de porter le pilos à la campagne ; quant à la chlamyde, elle était traditionnellement utilisée par les soldats ou les voyageurs. Pilos et chlamyde sont également les attributs d'une divinité grecque : Hermès.

Cependant, ne figurent sur cette représentation ni le caducée ni les ailettes propres au messenger des dieux. Le personnage représenté tient en effet entre ses mains une verrerie formée de deux sphères reliées par une longue tige. Mais d'Hermès à Hermès Trismégiste il n'y a qu'un pas ou plutôt trois vies. En effet, Trismégiste du grec *tris*, trois fois, et *megistos* très grand, signifie Hermès le trois fois grand.

Identifié au dieu égyptien Thot, Hermès passe pour être le créateur de l'alchimie. Selon la légende rapportée par Hermias d'Alexandrie, il a, en Egypte, vécu trois vies : la première, avant le Déluge, comme inventeur de l'astronomie ; la deuxième comme grand constructeur de Babel, médecin et philosophe ; la troisième récapitulant les deux premières en tant qu'expert en alchimie, d'où son triple savoir et sa triple sagesse. On peut lire dans un de ses écrits : « *...Je suis appelé Hermès Trismégiste, car je possède les trois parties de la sagesse du monde entier...* ».

Les doctrines ésotériques répandues sous son nom sont réunies dans une compilation établie du VI^{ème} au X^{ème} siècle sous le titre de *Corpus Hermeticum*. La découverte, vers l'an mille, de *la Table d'émeraude*, un des textes fondateurs de l'alchimie, bouleverse les pensées.

Sa version la plus ancienne en langue arabe date du VI^{ème} siècle. La copie latine beaucoup plus tardive permet sa diffusion. Des légendes inépuisables apparaissent autour de ce texte. La plus fameuse raconte qu'Hermès l'a inscrit sur l'émeraude

tombée du front de Lucifer, le jour de la défaite de l'ange rebelle.

Ainsi commence *La table d'émeraude* :

*« En vérité, certainement et sans aucun doute
 Tout ce qui est en bas est comme ce qui est en haut
 Et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas
 Pour accomplir les miracles d'une seule chose ».*

La lecture complète du texte donne assurément un sens à l'hermétisme ! Cependant ces quatre premières lignes fort célèbres auraient pu inspirer l'auteur du tableau. L'instrument d'alchimie qu'Hermès tient entre ses mains ne pourrait-il pas illustrer la relativité qui existe entre le haut et le bas et donc les premières lignes de *la Table d'émeraude* ? Outre le symbolisme de l'instrument, une autre énigme plus importante demeure : comment un personnage légendaire comme Hermès Trismégiste peut-il figurer dans une salle des actes de la Faculté de médecine aux côtés de Galien et d'Hippocrate ? Bien sûr, Hermès est le dieu des médecins. Mais ici c'est bien Hermès l'alchimiste qui est représenté.

Loin des considérations mythologiques, les œuvres attribuées à Hermès se sont répandues en France avec un impact manifeste. Si elles développent l'idée d'une connaissance sacrée révélée aux Anciens aux premiers jours de l'humanité, elles dictent également des principes alchimiques où se côtoient rites magiques et formules d'oxydoréductions authentiques.

L'histoire de la chimie et de la pharmacie repose sur cette dualité. Les remèdes et les recettes de santé du Moyen Âge puisent leur source dans un mélange de connaissances et de croyances de l'Antiquité, d'expériences des moines et de travaux des érudits arabes.

De nos jours, l'image classique de l'alchimie est d'être une fausse science, hermétique, incompréhensible, voire grotesque. Quelques citations lapidaires des textes les moins abordables et souvent les moins représentatifs, justifient cette idée. Ce jugement trop rapide laisse dans l'ombre tout un domaine

passionnant de l'histoire des idées. L'alchimie, arabisation du mot chimie, a accumulé un trésor de pratiques dont a bénéficié la chimie expérimentale. Jean-Baptiste Dumas, chimiste français du XIXème siècle à qui l'on doit la détermination de la masse atomique d'un grand nombre d'éléments, écrit : « *La chimie pratique a pris naissance dans les ateliers du forgeron, du potier, du verrier, et dans la boutique du parfumeur* ». Si la médecine trouve aisément sa filiation à travers l'histoire, l'art de la pharmacie évolue très lentement dans un contexte flou où alchimistes et proto-chimistes se côtoient, s'opposent et s'interchangent.

Aujourd'hui, la chimie apparaît organisée, clarifiée, rendue perméable et intelligible. Mais il reste encore dans son utilisation en médecine des zones de pénombre. Témoin de cette évolution confuse entre magie et science, Hermès Trismégiste dit père de l'alchimie, trouve donc bien sa place dans cette collection pour représenter l'origine de la pharmacie.

Johann Schröder

Personnage plus classique, à côté d'Hermès, se tient un médecin des armées. Le costume date du début du XVIIIème siècle. L'homme tient dans ses mains une cornue : un vase étroit et courbé servant à la distillation en chimie. Les lettres rouges révèlent de nouveau l'identité du personnage : Scroderus ou plutôt Johann Schröder.

Pour offrir un aperçu de l'histoire de la littérature pharmaceutique, le musée allemand de Munich a réuni trois travaux centraux : celui de Dioskurides pour l'antiquité, *le Manuel pratique pharmaceutique* d'Hermann Hager pour les XIXème et XXème siècles et le livre de Johann Schröder pour représenter la période intermédiaire.

Johann Schröder est né en 1600 à Salzuflen, en Allemagne, et il disparaît en 1664 à Francfort. Sa vie est peu connue, par contre son travail, basé sur ceux de Joseph du Chesne (1564-1609), a eu un impact majeur. Il publie en 1641 pour la première fois son *Pharmacopoeia medico-chymica*. Ce travail connaît à l'intérieur du pays et à l'étranger un énorme succès.

Durant plus de cent ans, une vingtaine d'éditions latines, allemandes, anglaises et françaises apparaissent. La révision complète par le médecin Friedrich Hoffmann (1626-1675) en assure l'actualité scientifique. Schröder est un acteur de la lente transformation de la profession pharmaceutique qui s'opère dès le XVIème siècle. Des cours de pharmacie sont dispensés désormais à la Faculté de médecine, même si ce n'est qu'au XVIIIème siècle que la pharmacie est rationalisée et strictement codifiée. Héritière de nombreuses intuitions alchimiques, la chimie prend, elle aussi, son essor au XVIIème siècle et devient un enseignement prépondérant dans la formation des apothicaires puis des pharmaciens. Avec des ouvrages comme ceux de Schröder, mais aussi Charras et Lémery, la pharmacie conquiert sa respectabilité scientifique.

Explication de ces associations

Voici donc six noms réunis : Hippocrate et Galien, Saint Côme et Saint Damien, Hermès Trismégiste et Schröder. En tenant compte des costumes, cette collection de six tableaux semble s'associer deux par deux. Si à première vue, l'association entre personnages historiques, religieux et légendaires peut paraître curieuse, elle a une explication rationnelle : Galien et Hippocrate représenteraient la médecine, Saint Côme et Saint Damien, la chirurgie, Hermès Trismégiste et Schröder, la pharmacie. En effet, la Faculté de Pont-à-Mousson est érigée en 1572 et la médecine est enseignée. En 1602, une nouvelle chaire apparaît : celle d'anatomie et de chirurgie faisant entrer ces disciples dans l'enseignement médical. En 1628, la pharmacie et la botanique sont à leur tour introduites. Trois enseignements évoluent donc côte à côte : la médecine, la chirurgie et la pharmacologie. Cette explication, bien qu'hypothétique, donne un sens à l'association des six personnages.

II - Les douze tableaux des médecins et chirurgiens des ducs de Lorraine

Les tableaux les plus anciens sont représentés par douze toiles qui sont pratiquement contemporaines des tableaux consacrés aux professeurs, que nous envisagerons ensuite. Ils concernent des hommes qui furent des médecins ou, plus rarement, des chirurgiens attachés aux ducs et duchesses de Lorraine, et rémunérés par eux, avant la nomination de Stanislas Lesczinsky.

Nous avons été aidés dans notre étude par l'ouvrage que Jacqueline Carolus-Curien a consacré à ce sujet¹³.

Les deux plus anciens sont consacrés à des membres de la famille du premier doyen de Pont-à-Mousson, les LE POIS.

¹³ *Médecins et chirurgiens de la Lorraine ducale au fil des siècles*, Ed. Serpenoise, 2010.



Anonyme : *Portrait de Nicolas Le Pois*

Nicolas LE POIS (1527-1590) (Nicolaus Piso), père de Charles, et son frère Antoine, ont fait leurs études médicales à Paris où ils suivent l'enseignement du célèbre Dubois dit Sylvius. Ils sont issus d'une famille de la Meuse bien connue des ducs de Lorraine, en particulier du duc Antoine et celui-ci aidera ces deux jeunes étudiants en finançant leurs études. Nicolas est successivement le médecin du duc François, de Chrestienne, puis le médecin habituel de Claude de France porteuse d'une tuberculose évolutive qui la fera mourir assez jeune, non sans avoir mené à bien huit grossesses entre 16 et 27 ans, la dernière s'avérant fatale en 1575. Praticien renommé, il publie un ouvrage *De cognoscendis et curandis praecipue internis humani corporis morbi*. Ce livre, imprimé à Francfort en 1580, connaît un franc succès. Il aura une nouvelle édition en 1736 par un célèbre médecin hollandais, Boerhaave, puis une dernière en 1764. Nicolas est donc le père de Charles, le premier doyen de la Faculté de Pont-à-Mousson, qui a bénéficié précocement d'un enseignement d'excellence.

Son portrait anonyme, comme tous ceux de cette période, est situé dans la galerie du musée à côté de celui de son illustre fils. Mesurant 81x59 cm, avec un cadre en bois sculpté doré, il montre son buste de profil. Il porte un costume qui rappelle celui des professeurs de la Faculté - qui n'existait pas encore -, que l'on rencontre chez beaucoup des médecins de notre collection : robe rouge sous un chaperon grisâtre qui semble de fourrure. La manche droite, seule visible, paraît fendue. Son cou est entouré d'une fraise tuyautée (godronnée), empesée, à la mode de 1550. Les armes des Le Pois, visibles en cartouche, sont : « d'azur aux trois cosses de pois d'or ».

Un bandeau de couleur foncée figure sur un grand nombre des tableaux de la collection. Il porte en général une inscription latine dont nous nous sommes permis de donner une interprétation. Celui de Le Pois porte l'inscription suivante :

Nicolas Piso.nancei.doct.med.caroli III archiater¹⁴ et a sanctorib. Consil. Obiit an 1590 a(etatis) 63 : Nicolas Le Pois, docteur en médecine de Nancy médecin principal de Charles III et conseiller mort en 1590 à l'âge de 63 ans.

¹⁴ Archiatre : Etymologiquement, médecin ancien. Ce titre était en général utilisé pour désigner le médecin principal d'un roi, duc...



Anonyme : *Portrait d'Antoine Le Pois*

Antoine LE POIS (1515-1578), (Antoine Lepoix, Antonius Piso) entre au service du duc François en 1543 à l'âge de 19ans. Il ne peut en empêcher le décès peu de temps après sa prise de service. Il sera donc médecin du jeune duc Charles qu'il accompagne dans ses déplacements, en particulier en France (1557). Il est nommé médecin de la duchesse Claude et, à ce titre, sera amené à soigner Marie Stuart lors d'un séjour à Nancy. Il avait plusieurs cordes à son arc : helléniste, il aide à la traduction des œuvres d'Hippocrate par un médecin de Metz, Anuce Foes ; numismate averti, il écrit un ouvrage : *Discours sur les médailles et gravures antiques...*, paru en 1579, peu après sa mort survenue en 1578.

Son portrait - 78x62 cm - est situé dans la salle du conseil. Cadre en bois sculpté et doré. Il pose en buste, de trois quarts. Il porte un costume qui rappelle celui des professeurs, ce qu'il ne fut pas. Il existe quelques différences cependant avec la robe officielle. La robe noire n'a pas de revers ni de collet à rabat, mais une encolure montante. La chape rouge est là, mais le chaperon d'hermine est remplacé par un revers de la robe de la même fourrure. Le Pois a une barbe longue et fournie, grisonnante, en queue d'aronde à la mode allemande. Il porte une calotte noire qui cache complètement sa chevelure et ses oreilles. Les traits sont affirmés et expressifs. La réalisation est vraisemblablement du milieu du XVIIème siècle.

Un bandeau foncé à la partie basse de la toile porte l'inscription :

Antonius PISO archiater Lotharingus obiit an 1578, ae.54 :
Antoine Le Pois, premier médecin de Lorraine mort en 1578 à l'âge de 54 ans.



Anonyme : *Portrait de Christophe Cachet*

Christophe CACHET (1572-1624) est originaire de Mirecourt (ou de Neufchâteau selon d'autres sources) dans les Vosges. Il fait des études de médecine en Italie à Padoue, puis de droit en Suisse à Fribourg. Il est brièvement médecin ordinaire du duc Charles III (1603) qui l'anoblit et le prend comme conseiller. Il l'est également du duc Henri II. Celui-ci, fervent adepte de l'alchimie, ne lui tient pas rigueur de prendre fermement position contre les alchimistes dans un ouvrage paru en 1617 et intitulé : *Apologia dogmatica in hermetici cujusdam Anonymi scriptum de curatione calculi...* . Il devient également conseiller de François II et de Charles IV. Il publie plusieurs ouvrages : l'un est intitulé : *Vray et asseuré préservatif de petite vérole et rougeole*, l'autre est un *Traité de médecine* publié en 1622 à Nancy chez Charlot. Il s'oppose très vivement à toute forme de charlatanisme. Avec d'autres médecins de cette époque, il examine Elisabeth de Ranfaing dont il est convaincu qu'elle est possédée par le diable. « Il confie la prévenue aux exorcistes sans états d'âme¹⁵ ». Il avait d'autres cordes à son arc. Il a publié un recueil de vers latins et un autre d'épigrammes dits équestres, récits de ses voyages. Il meurt en 1624.

Son portrait, une toile de 78x63 cm, est situé dans la salle de thèses n°2 dans un cadre doré assez richement sculpté. Il pose en buste, légèrement tourné vers la gauche. Il porte un costume sombre de notable : pourpoint et cape noire. Une large fraise assure le contraste avec le visage allongé au front haut. Ses cheveux et sa barbe, d'une même couleur châtain clair, sont ondulés.

Un bandeau à la partie inférieure porte l'inscription :

Christophorus. Cachetus. Consil. et archiater. Lotharingus. obiit an 1624 ae 52 : Christophe Cachet, conseiller et archiatre de Lorraine mort en l'an 1624 à l'âge de 52 ans.

¹⁵ J. Carolus–Curien. op. cit. p.76, et *La lettre du Musée*, 2011, n°56.



Anonyme : *Portrait de Charles Rousselot*

Charles ROUSSELOT (?-1673) est né à Nancy. Docteur en médecine en 1639, comme l'atteste un acte de la succession paternelle, il devient médecin des épidémies de la Ville de Nancy en 1641. A ce titre il participe au rapport concernant les eaux de la fontaine Saint-Thiébaud. Il exerce également en ville jusqu'au retour du duc Charles IV (1604-1675), qui le nomme conseiller d'Etat et médecin ordinaire. Malgré une période délicate pour la Lorraine, il semble que Rousselot ait pu mener un train de vie plus que satisfaisant. Il est anobli par le duc qui fait son éloge « pour sa capacité et les grands services qu'il avait rendus depuis 22 ans en la pratique de sa profession, à la capitale de ses états, et dont le père, Jean Rousselot avait employé ses moyens et son crédit en diverses occasions importantes au bien du service de ce prince¹⁶ ». C'était une reconnaissance familiale. La date de son décès est incertaine. Le tableau de la Faculté donne la date de 1669 alors que, d'après d'Arbois de Jubainville, sa mort aurait eu lieu en 1673. Ces incertitudes sont loin d'être rares à ces époques.

Le portrait de Rousselot est situé dans la salle de thèses n°2. Rectangulaire avec un cadre sobre en bois, doré et mouluré, il mesure 79x64 cm. Le sujet pose de trois quarts, regardant le peintre situé plus à droite. Le costume, sombre, est celui d'un notable. Un large col plat, de forme carrée propre aux hommes de science, repose sur un pourpoint noir doublé d'une pèlerine à boutons. Son visage, ovalaire avec une fine moustache, montre des traits assez durs. Il est encadré par une chevelure longue qui dissimule en partie le col blanc. En haut et à gauche figurent les armes de la famille - « D'azur au lion naissant d'or » - ornées d'un casque et d'un lion naissant en cimier et accompagné de feuilles d'acanthé vertes et jaunes¹⁷.

Le bandeau habituel figure à la partie basse :

¹⁶ Lionnois, op. cit., p. 91,159.

¹⁷ J. Antoine, op. cit.

Carolus ROUSSELOT doct. Med.Urbis nancii Consilianus medicus obiit an 1669 AE 47 : Charles Rousselot, docteur médecin conseiller de la ville de Nancy, mort en 1669 à l'âge de 47 ans.



Anonyme : *Portrait de Dominique Perrin*

Deux tableaux de forme ovoïde, situés dans la salle de thèses n°2, concernent deux médecins d'une même famille, les PERRIN.

Le premier **Dominique PERRIN (?-1669)** était attaché à un fils naturel du cardinal de Guise : le prince Louis de Guise. Celui-ci épouse Henriette de Lorraine, sœur du duc Charles IV. Louis de Guise porte alors les noms de prince de Lixheim et de prince de Phalsbourg. Ce prince a deux chirurgiens et un médecin à son service : Dominique Perrin. Celui-ci restera au service du prince jusqu'à la mort de ce dernier en 1631. Il s'installe ensuite en ville à Nancy où il exerce et porte alors les noms de Sieur de Landaville et de Dommartin-sous-Amance.

Son portrait de 73x58 cm, entouré d'un cadre en bois mouluré naturel, est un buste. Il porte une toge qui rappelle le costume des professeurs de la Faculté – ce qu'il ne fut pas - avec un rabat de dentelle transparente. L'épitoge cramoisie est drapée de l'épaule droite vers le côté opposé. Une chaîne, avec quelques maillons, est visible aux parties basses. Le visage assez arrondi est encadré par une perruque abondante Louis XIV. Aucune inscription ne figure sur la toile.

